

Nous avons vu souvent Napoléon raisonnant avec ses officiers et ses ministres, et cherchant à faire passer sa conviction dans leur ame; nous ne l'avions pas encore vu essayant leur crédulité, et jouant avec eux le rôle de jongleur. C'est une variante que fait ici M. de Ségur.

Cet écrivain suppose que c'est pendant le séjour à Petrowsky, que l'empereur apprend *la marche de Kutusof sur Kalouga* (page 61 [42]); tandis que ce ne fut qu'après son retour au Kremlin. La vérité historique n'est pas ce que cherche M. de Ségur; elle lui importe peu, pourvu qu'il étale ses faux raisonnemens.

« Il a tant compté sur la paix de Moskou, qu'il n'a point » de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie. » (Page 61 [42].) Et que sont donc devenus « ces approvisionnement *immenses comme l'entreprise?* » (Page 120 [91], tome I<sup>er</sup>.) Que sont devenus les magasins et les fortifications de Wilna, Minsk, Vitepsk, Smolensk, etc.? Le maréchal-logis du palais devrait bien nous dire ce qu'il entend par n'avoir pas *de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie*.

Napoléon « se décide donc à rentrer au Kremlin, qu'un » bataillon de la garde a malheureusement préservé. » (Page 62 [43].) Pourquoi donc *malheureusement préservé*, puisque, quelques lignes plus haut, l'auteur avoue qu'il faut huit jours à Napoléon pour recevoir la réponse d'Alexandre, et *refaire, rallier son armée*, etc.? (P. 62 [42].) Mais M. de Ségur était peut-être mieux logé à Petrowsky qu'au Kremlin; serait-ce pour cela qu'il voudrait que ce dernier palais eût été brûlé? Comme il ne donne pas les motifs de son regret, nous ne trouvons que celui-là.

---

 CHAPITRE VIII.
 

---

LE retour de l'empereur au Kremlin, fournit à M. de Ségur une foule de tableaux hideux de nos bivouacs, et de ce qui se passe dans l'intérieur de la ville.

Nous ne savons pourquoi il tait à ses lecteurs des faits publiés par nos ennemis eux-mêmes. « Les premiers soins » de Napoléon, en rentrant au Kremlin, furent donnés aux » malheureux de toutes les classes. Il ordonna qu'on nom- » mât des syndics pour faire connaître tous ceux qui se » trouveraient sans asile et sans subsistance. Il fit ouvrir » des maisons de refuge pour recevoir les incendiés, et » promit de leur faire donner des rations. Il se transporta » à la maison des enfans trouvés, qui avait échappé à l'in- » cendie, fit appeler le directeur, M. le général Toutol- » min, se fit rendre compte de la maison, l'engagea à vou- » loir bien faire son rapport à sa majesté l'impératrice- » mère, et se chargea de l'expédier par une estafette; ce » rapport est resté sans réponse.

» Napoléon s'occupait ensuite du soin des hôpitaux, dont » une grande partie avait été préservée de l'incendie. Mais » quel fut son étonnement, lorsqu'on lui rapporta que ces » maisons se trouvaient dans le plus grand dénuement des » secours nécessaires, sans médecins, sans remèdes, sans » surveillans; qu'on avait trouvé une quantité prodigieuse » de morts; que, sur plus de dix mille blessés arrivés ré- » cemment de l'armée, la moitié avait péri faute de se-

» cours; que le reste luttait entre le besoin et la mort! On  
 » donna ordre aussitôt à tous les chirurgiens de l'armée  
 » française, d'établir une administration de secours pour  
 » tous les genres de maladies, en distribuant les malades  
 » dans les lieux convenables, et de faire des rapports  
 » exacts de l'état de ces malheureux.

» D'un autre côté, le maréchal Mortier, gouverneur-général  
 » de la ville, et le général de division comte Milhaut, com-  
 » mandant la place, eurent ordre d'organiser une municipa-  
 » lité et une administration de police, pour ramener l'ordre  
 » dans la ville et lui procurer des subsistances, etc., etc.»

Ces détails, dont nous reconnaissons l'exactitude, à l'ex-  
 ception du nombre des blessés russes, qui, au lieu de dix  
 mille, s'élevait à plus de vingt-cinq \*, sont extraits de la  
 lettre de l'abbé Surrugues, déjà citée. (Page 194.)

Ce même abbé Surrugues, curé de Saint-Louis à Mos-  
 kou, dans une autre partie de sa lettre, dit : « Napo-  
 » léon fit mettre cinquante mille roubles à la disposition  
 » des syndics chargés du soin des indigens. La réparti-  
 » tion, qui en fut faite, assignait environ quatre-vingt-dix  
 » roubles à chacun; mais la difficulté de porter une mon-  
 » naie aussi pesante, ayant exigé des soins et des lenteurs  
 » incompatibles avec la précipitation du départ des Fran-  
 » çais, cette distribution a été presque sans effet, etc. »

Est-ce pour suivre une maxime célèbre, placée par Beau-  
 marchais dans la bouche d'un de ses personnages, que M. de  
 Ségur commence par accuser nos soldats d'élite et même nos  
 officiers de *se précipiter pour piller?* (p. 66 [46]) et qu'il  
 cherche ensuite à les excuser, en disant « que ce n'était point  
 » par cupidité; qu'ils croyaient qu'une main lavait l'autre;  
 » et qu'ils avaient tout payé par le danger.» (Page 68 [47].)

\* Il est vrai que plus de la moitié de ces vingt-cinq mille blessés russes  
 périt dans les flammes, par suite de l'atroce mesure de Rostopchin.

La justification n'est-elle pas pire que l'accusation? Pour-  
 quoi donc avilir ainsi gratuitement ses compatriotes? Cette  
 sévérité à leur égard n'aurait-elle pas été suggérée à l'au-  
 teur par le souvenir de l'action d'un personnage, qui, cu-  
 rieux de schalls et d'étoffes de l'Inde, s'introduisit dans la  
 cave d'un marchand du bazar, par une ouverture prati-  
 quée au haut de la voûte? De cette cave, il remettait à  
 des soldats les effets qu'il en tirait. Ceux-ci, pensant que  
 ces effets étaient autant leur propriété que la sienne, dispa-  
 rurent en les emportant, laissant dans la cave le person-  
 nage que sa cupidité y avait fait descendre. Cependant, ce  
 pillard-amateur n'avait pas pour excuse qu'il pouvait croire  
*qu'une main lavait l'autre, et qu'il avait tout payé par  
 le danger.* Car il n'avait pas besoin de s'y exposer; le seul  
 qu'il ait couru dans cette campagne, à notre connaissance,  
 a été de rester dans la cave.

Il y a, au reste, une très-grande différence entre *piller*  
 et *prendre des vivres*. Que M. de Ségur, qui avait, deux  
 fois par jour, son couvert mis à la table de service, chez  
 l'empereur, n'ait pas eu besoin de prendre la peine d'aller  
 chercher des vivres, cela se conçoit. Mais qu'il trouve mau-  
 vais que de pauvres officiers de régiment, qui n'ont point  
 cet avantage, qui voient brûler une maison ou un magasin,  
 y prennent quelques bouteilles de vin et quelques provi-  
 sions; qu'il traite cela de pillage, c'est un abus de mots et  
 une rigueur qu'on ne peut qualifier.

L'auteur aurait dû dire sans réticence et sans détours  
 oratoires, que le genre de guerre actuellement adopté, se  
 faisant avec des armées immenses, dont les mouvemens  
 prompts et rapides accumulent quelquefois en un jour deux  
 cent mille hommes sur un point, il est devenu entièrement  
 impossible de faire subsister les troupes avec des distribu-  
 tions régulières; que les étrangers l'ont éprouvé en Alle-  
 magne et en France, où ils ont *maraudé et pillé tout à la*

fois; que ce qu'on doit empêcher, c'est de maltraiter les habitans; que sous ce rapport, aucune troupe en Europe n'a montré plus d'humanité que les Français; que les plaintes pour meurtre ou viol, étaient presque inconnues dans les pays occupés par nos soldats, et qu'au contraire on a reproché ces excès aux étrangers et sur-tout aux Russes dans presque tous les villages où ils ont passé, même en Allemagne, chez leurs alliés. C'est cependant cette armée russe que M. de Ségur nous peint comme *ayant atteint la véritable gloire* (page 75 [52]); tandis qu'il ramène sans cesse les yeux du lecteur sur le pillage de nos malheureux soldats, prenant du lard et de la farine. \*

\* La lettre de l'abbé Surrugues, curé de la paroisse de Saint-Louis à Moskou, que nous avons déjà citée, contient les passages suivans sur le pillage de cette capitale. Le témoignage de ce prêtre émigré est d'autant moins suspect, que c'est celui d'un ennemi de Napoléon.

« Cependant la populace brisait avec violence les portes et enfonçait les caves des boutiques menacées du feu. Le sucre, le café, le thé, furent bientôt au pillage; puis les cuirs, les pelletteries, les étoffes, et enfin tous les objets de luxe. Le soldat, qui d'abord n'avait été que tranquille spectateur, devint bientôt partie active; les magasins de farine furent pillés, le vin et l'eau-de-vie inondèrent toutes les caves, etc. En effet, le projet d'incendier la ville une fois bien constaté comme une mesure de guerre employée par le gouvernement russe, le pillage devenait comme une représaille inévitable de la part d'un ennemi.

» On a remarqué que la populace de Moskou avait joué le plus grand rôle dans le pillage; c'est elle qui a découvert les caves les plus secrètes aux soldats français pour partager le butin; c'est elle qui a introduit les cosaques chez les particuliers au départ des Français, et les paysans des environs de Moskou qui venaient prendre part au brigandage, emportaient chez eux et enfouissaient tout ce qu'ils pouvaient.

» Une chose bien digne de remarque, c'est que le pillage provoqué par le besoin, fut alimenté et excité par l'infidélité des gens de maison, qui pour la plupart trahirent leurs maîtres, en indiquant les klodowoie et les caves secrètes afin de partager le butin; et après le départ des Français, la populace de Moskou et des environs a laissé des traces ineffaçables de son insatiable avidité.

« Au reste, ajoute-t-il, on s'est trop étonné des vertus comme des vices de l'armée française; c'étaient les vertus d'alors, les vices du temps..... les unes furent moins louables; et les autres moins blâmables, en ce qu'ils étaient, pour ainsi dire, commandés par l'exemple et les circonstances. » (Pages 70 et 71 [49].)

Comme il n'y a point de vertus et de vices de convention, que les vertus et les vices sont de tous les temps, on pourrait voir dans cette réflexion une atteinte nouvelle à la réputation de l'armée française.

» Les Français, grace à la sauve-garde qu'on nous avait donnée à leur arrivée, ont respecté notre enceinte. Elle avait été intacte jusqu'à l'entrée des cosaques qui les ont remplacés, sans qu'il y eût aucune autorité pour les comprimer. Je suis fort heureux, pour mon compte, d'en avoir été quitte pour quelques couverts d'argent, bouteilles de vin, provisions de sucre, etc.

» Grace au ciel, l'église de Saint-Louis échappa au pillage, mais elle ne put éviter la visite des cosaques à leur retour.

» Les malheureux pillés vont trouver l'empereur Napoléon à Pétrowski pour implorer sa bienveillance; il parut s'attendrir sur leur sort, et leur promit de s'occuper des moyens d'y remédier. Plus de quatre cents d'entre eux furent recueillis avec autant de zèle que de générosité dans la maison de Zapatof, à la Porte-Rouge, et y trouvèrent non-seulement un asile assuré, mais encore des soins et des subsistances.

» Plusieurs se rendirent à l'hôtel de M. le comte Razomowski, habité par le roi de Naples, et furent accueillis par ce dernier avec humanité; il leur fit distribuer quelques secours, mais bien insuffisans pour tant de monde.